

*littératures classiques*

# Les voies du « genre »

Rapports de sexe  
et rôles sexués (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.)

N°90/2016

PRESSES UNIVERSITAIRES DU MIDI



M é l i n d a C a r o n

## L'imaginaire de la féminité en (Ancien) Régime médiatique

Dans le chapitre de *La Civilisation du journal* consacré aux « identités de genre » dans la presse française du XIX<sup>e</sup> siècle, Christine Planté et Marie-Ève Thérénty constatent que « le journal inscrit constamment la vision du monde qu'il propage et l'accès à l'information dans une puissante bi-catégorisation des sexes, que non seulement il reproduit massivement, mais qui est une des conditions de possibilité même de son existence<sup>1</sup> ». Elles rappellent par ailleurs que les périodiques proposant un contenu dit « féminin », ou ayant été écrits par ou pour des femmes, sont, à cette époque, marginalisés par rapport à l'ensemble de la presse. Or, les « conditions d'existence », sinon d'émergence de la presse périodique littéraire, la seule qui constituât un espace ouvert à la critique sous l'Ancien Régime<sup>2</sup>, nous indiquent que cette nécessaire bipartition n'a pas toujours été fondée sur une telle ségrégation. L'ancrage symbolique et imaginaire dans lequel a pris forme la communication médiatique était en effet marqué du sceau de la mixité. De nombreuses figures féminines y sont apparues, y ont pris la parole et ont contribué à la constitution d'un public qui, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, était entièrement à construire.

Ce sont ces représentations qui intéresseront mon propos. Par souci de clarté, celui-ci sera organisé autour de trois types de figuration qui, on le verra, étaient évidemment perméables : la femme du monde dont on faisait l'éloge et qui conférerait prestige et légitimité au périodique qui lui était adressé ; la rédactrice qui invoquait les lieux communs les plus éculés de la modestie pour justifier sa production ; et la frondeuse qui, n'ayant souvent ni nom ni titre, affichait sans vergogne son audace tout en assumant son potentiel de scandale. En bout de parcours, ce survol de différents modes d'approche du public permettra d'ouvrir

1 Chr. Planté et M.-È. Thérénty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans D. Kalifa, P. Régner, M.-È. Thérénty et A. Vaillant (éd.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, p. 1465.

2 Voir G. Feyel, *La Presse en France des origines à 1944. Histoire politique et matérielle* [1999], Paris, Ellipses, 2007, p. 1276 ; J. Habermas, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* [1963], trad. M. B. de Launay, Paris, Payot, 1978, p. 44.

la réflexion sur les modulations qu'a pu prendre la force d'attraction propre à la représentation du féminin depuis lors. Les études sur le genre nous amènent certes à constater une profonde rupture ayant coïncidé avec le tournant révolutionnaire, mais elles nous invitent aussi à dégager certaines constantes traversant notre imaginaire, et éventuellement à porter un regard différent sur l'histoire des différents modes d'interaction médiatiques qui n'ont cessé de voir le jour depuis l'avènement des premiers journaux.

### **La femme honnête**

Accueillant la critique des spectacles, diverses nouvelles concernant la cour et la ville ou le contexte diplomatique européen, de même que des bouts rimés, des anecdotes et des poésies de circonstance, les périodiques littéraires ont vu le jour vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle au sein d'une élite mondaine imprégnée des pratiques de sociabilité et d'écriture associées à la galanterie<sup>3</sup>. D'abord manuscrites, puis imprimées et recueillies en volumes, ces productions ont en partie hérité d'un genre étroitement associé à la conversation, l'épistolaire, et d'une instance féminine alors hautement valorisée, la femme honnête à qui, dans un premier temps, ces feuilles étaient offertes. *La Muse historique* de Jean Loret se présentait ainsi sous forme de lettres en vers que son auteur avait commencé de rédiger à la demande de la duchesse de Longueville vers 1650. La manière dont celui-ci présentait son ouvrage dans la préface de l'édition de 1656 montre bien l'ancrage mondain de ce qui relevait, aux débuts de l'histoire des périodiques littéraires, d'un geste mémoriel plutôt que d'une entreprise d'information visant une large diffusion :

Les princes et les princesses, les grands seigneurs et dames de notre cour ; les hommes même de longue robe et de profession sérieuse et studieuse, quittent leurs autres emplois pour quelques moments, afin de se récréer à ceci, et d'y apprendre des choses qu'ils n'ont pas vues, ou que s'ils en ont été les témoins et les spectateurs (comme cela rapporte ordinairement les actions publiques et connues) ils prennent plaisir à dépeindre agréablement ce qu'ils ont vu en effet [...]. On attend de [celui qui en a commencé le travail] un divertissement qui ne manque point, et qui est toujours nouveau ; car avec quelle merveilleuse invention d'esprit, cet auteur ne sait-il pas accommoder les choses et leur donner toujours une nouvelle face.<sup>4</sup>

*La Muse historique*, comme les périodiques qui ont vu le jour à sa suite, contenait déjà en germe une logique de diffusion qui était associée à une volonté de divertissement et à un soin apporté à la variété et à la nouveauté. Moderne

3 Voir D. Denis, *Le Parnasse galant. Institution d'une catégorie littéraire au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2001.

4 J. Loret, « Avant-propos », *La Muse historique ou recueil des lettres en vers, écrites à Son Altesse Mademoiselle de Longueville, Par le Sieur Loret, Année mille six cent cinquante*, Paris, Ch. Chenault, 1756, p. [vi-vii]. La graphie a été modernisée dans l'ensemble des citations extraites des périodiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

en son essence, ce désir de plaire y était représenté par l'expression de la soumission de l'auteur à une dame de haut rang. D'abord réelle, cette relation entre un homme de lettres et une illustre femme du monde est demeurée présente dans la presse critique, mais elle a rapidement acquis une dimension fictive, la réceptrice féminine s'y faisant la métonymie d'un public à conquérir. Cette instance féminine fictive fut d'ailleurs érigée en modèle dans l'un des mensuels les plus rayonnants de l'Ancien Régime.

Bien connue, la marquise anonyme créée par Donneau de Visé en 1672 et à qui était adressé le célèbre *Mercurie galant* ne retiendra que brièvement notre attention au profit de ses nombreuses émules. Rappelons que ce périodique littéraire a donné naissance à un genre, le mercure, qui impliquait généralement une destinatrice fictive – une formule que le successeur de Donneau de Visé, Charles Dufresny, ne jugea toutefois pas bon de conserver lorsqu'il reprit le *Mercurie galant* en 1710 – et qui se caractérisait par un certain contenu comprenant nouvelles mondaines, comptes rendus de spectacle et critiques littéraires, historiottes, énigmes et petits vers. Investie d'une dimension symbolique ayant favorisé l'adhésion d'un lectorat de plus en plus étendu, cette marquise anonyme a connu divers avatars dont les aristonymes étaient souvent affichées dans les titres des publications, par exemple dans celui du *Courrier galant, dédié à Madame la marquise \*\*\** (1693), rédigé à la même époque par un huguenot demeuré anonyme, ou encore dans celui des *Hebdomadaires, ou Lettres à Madame \*\*\* sur les écrits modernes* (1750), qui, quoique n'ayant connu qu'une seule livraison, témoignaient de la vivacité du motif au siècle suivant. Dans ce contexte, la fidélisation du public reposait sur le déploiement de lieux communs associés aux pratiques de sociabilité de l'élite, de même que sur la construction discursive d'une parfaite destinataire servant de médiatrice imaginaire entre le rédacteur et son public. Aux côtés de cette prétendue instigatrice de l'écriture périodique, qui allait de pair avec une rhétorique du plaire, a rapidement émergé la figure de la femme qui écrivait et qui s'adressait bien souvent, elle aussi, à une dame imaginaire.

## La femme auteure

Plusieurs femmes se sont faites journalistes dès les tous débuts de l'histoire de la presse critique. Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon, auteure de *L'Érudition enjouée, ou Nouvelles savantes, satiriques et galantes, écrites à une dame française, qui est à Madrid*, avait lancé son périodique en espérant rejoindre, par le biais de sa voyageuse française fictive, une partie de la cour qui se trouvait alors en Espagne. Rédigée sous forme de lettres, *L'Érudition enjouée* présentait une réceptrice « en liaison d'amitié » avec des dames de Madrid ayant une inclination supposément marquée pour le savoir en général et les belles lettres

françaises en particulier<sup>5</sup>. Marie Anne Barbier avait aussi repris la fiction de la lettre adressée, cette fois, à une comtesse avec *Les Saisons littéraires, ou Mélange de poésie, d'histoire et de critique*, qui furent reliées et imprimées en 1714 et en 1722<sup>6</sup>. Marie Leprince de Beaumont publia, vers le milieu du siècle, à raison de deux fois par semaine, des *Lettres curieuses, instructives et amusantes* dont le contexte d'énonciation reposait sur un faux échange épistolaire entre deux amies éloignées<sup>7</sup>. Mais la plus célèbre d'entre elles fut sans contredit Anne-Marguerite Petit Dunoyer, qui fut l'auteure de nombreuses feuilles au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Outre ses fameuses *Lettres historiques et galantes de deux dames, dont l'une était à Paris et l'autre en province* (1707-1717), qui relevaient à la fois du journal de voyage, de la correspondance privée et du périodique littéraire<sup>8</sup>, Mme Dunoyer a rédigé, pendant huit ans (1711-1719), *La Quintessence des nouvelles. Historiques, critiques, politiques, morales et galantes*, un « lardon » hollandais à succès qui connut ses plus belles années sous sa gouverne. Le contenu de ce type de publication s'apparentait à celui des gazettes – on y parlait de politique et des affaires courantes –, mais le traitement de l'information y alliait la satire et le trait piquant<sup>9</sup>. Sous la plume de Mme Dunoyer ont par ailleurs été diffusées des énigmes et des lettres qui, un temps, ont rapproché le style de *La Quintessence* de celui des mercures. Enfin, l'insertion de courrier adressé à une certaine « Mme du N... » a conféré un ton plus personnel au périodique, ce qui, de concert avec une présentation des nouvelles plus narrativisée, a contribué à mettre en place « cette relation particulière [que Mme Dunoyer prenait] soin d'établir avec son lecteur afin d'assurer la transmission et la réception de la nouvelle<sup>10</sup> ».

Mme Dunoyer y est aussi allée de son petit mercure en rédigeant, à la fin de l'année 1710, le *Nouveau Mercure galant des cours de l'Europe*, qui était adressé à une

5 M.-J. L'Héritier de Villandon, *L'Érudition enjouée, ou Nouvelles savantes, satiriques et galantes, écrite à une Dame Française, qui est à Madrid*, Paris, P. Ribou, 1703, p. 4.

6 M.-A. Barbier, *Les Saisons littéraires ou Mélanges de poésies, d'histoire et de critique*, Paris, Fr. Fournier, 1714 et 1722.

7 M. Leprince de Beaumont, *Lettres curieuses, instructives et amusantes, ou Correspondance historique, galante, critique, morale, philosophique, littéraire, etc., entre une Dame de Paris et une Dame de province ; contenant un grand nombre d'histoires anecdotes, et d'aventures aussi vraies que curieuses et intéressantes*, La Haye, Beauregard, 1759.

8 Voir N. O'Connor, « Introduction », dans Mme Dunoyer, *Lettres historiques et galantes de deux dames de condition, dont l'une était à Paris et l'autre en province*, éd. N. O'Connor, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Mémoire commune », 2012, p. 9-29.

9 Un lardon se présentait en une unique feuille, longue et étroite, généralement imprimée au verso seulement. À propos de ce genre ainsi que de l'activité journalistique de Mme Dunoyer pour *La Quintessence des nouvelles*, voir Alain Nabarra, « Madame Dunoyer et *La Quintessence*. La rencontre d'une journaliste et d'un journal », dans R. Bonnel et C. Rubinger (éd.), *Femmes savantes et femmes d'esprit. Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, P. Lang, 1994, p. 45-75.

10 *Ibid.*, p. 66.

dame fictive. En lançant cette production, la journaliste s'était donnée pour objectif de compléter ce que le successeur de Donneau de Visé négligeait de consigner dans la nouvelle mouture qu'il avait donné au *Mercurie galant*. Le programme de l'éphémère *Nouveau Mercure galant des cours de l'Europe* était annoncé en ouverture du premier ordinaire dans une lettre prétendument écrite de Versailles le 1<sup>er</sup> novembre 1710 :

Mais Madame, toutes les réflexions que vous me faites faire là-dessus, me font tout d'un coup naître l'envie de suppléer à la timidité de Monsieur du Fresni, en vous donnant tous les mois, les nouvelles qu'il supprime. Je m'engage par là à vous donner un nouveau Mercure de ma façon, dont vous ferez part à vos amis, à condition, s'il vous plaît, qu'on ne saura pas qu'il vienne de moi ; car comme je prétends parler franchement, je ne veux pas aussi que ma franchise m'attire des affaires ; d'ailleurs vous comprenez bien que M. du Fresni, étant nanti du privilège, il ne nous serait pas permis de courir sur ses brisées, et je n'ai garde d'en avoir la pensée. Mon petit Mercure ne fera point de tort au sien, puisque je ne le produirai point à Paris, et ce que je dirai ne me fera pas de tort à moi, puisqu'on ne s'imaginera jamais que je me sois érigée en auteur.<sup>11</sup>

Les deux seules livraisons connues de ce mercure étranger<sup>12</sup>, qui provenait non pas de Versailles mais de La Haye, étaient signées « la Comtesse de L. M. », un aristonyme fictif dont l'artifice était dévoilé dans une autre production de Mme Dunoyer. Imprimé deux ans plus tard, le cinquième tome des *Lettres historiques et galantes* présentait en effet, presque dans son intégralité, le contenu du *Nouveau Mercure galant des cours de l'Europe*. Répondant à la demande de sa correspondante parisienne, qui s'était dite désireuse de lire le périodique que rédigeait son amie *en province*, celle-ci lui expliquait qu'elle allait le lui transmettre « morceau par morceau » tout en lui fournissant des indications relativement au contexte dans lequel elle l'avait imaginé : « Il est bon de vous avertir que cet auteur est féminin, et que pour donner plus de relief à l'ouvrage, on suppose que c'est de Versailles qu'une prétendue Comtesse [de] L. M. écrit à son amie de province<sup>13</sup>. » L'épistolière faisait ensuite remarquer qu'elle « sauter[ait] toutes les nouvelles de guerre, qui seraient vieilles à présent », mais qu'elle transmettrait à sa correspondante « toutes les petites historiettes, et les endroits les plus intéressants du livre<sup>14</sup>. »

Ainsi les couches de fictions se multipliaient, les identités fictives se dédoublaient, les correspondances s'entremêlaient et le contenu des périodiques passait aisément d'une production à l'autre. Toute l'œuvre de Mme Dunoyer est

11 A.-M. Petit Dunoyer, *Nouveau Mercure galant des cours de l'Europe, par Madame la Comtesse de L. M.*, La Haye, É. Foulque, 1710, p. 8-9.

12 Ces livraisons sont réunies en un volume unique qui se trouve à la Bibliothèque de Genève.

13 A.-M. Petit Dunoyer, *Lettres historiques et galantes, Par Madame de C\*\*\*, Ouvrage curieux*, Cologne, P. Marteau, 1712, t. V, lettre LXXVII, p. 132.

14 *Ibid.*, p. 143.

d'ailleurs caractérisée par ce type d'échanges et par un brouillage constant des frontières entre le réel et le fictif, ou entre les différents genres qu'elle sollicite. Rédigeant ses feuilles depuis la Hollande, cette journaliste avait recours à des masques identitaires nobiliaires féminins pour critiquer sans ménagement les politiques adoptées par la France à la fin du règne de Louis XIV. Plus tard dans le siècle, la représentation de ce type d'épistolière, incarnation de l'honnêteté et de la modestie dans l'imaginaire, a d'ailleurs été reprise pour transmettre des opinions compromettantes, ou même des propos diffamants.

Le jeune Élie-Catherine Fréron, avant d'obtenir le privilège de *L'Année littéraire*, avait commencé sa carrière de journaliste en rédigeant les *Lettres de madame la comtesse de \*\*\* sur quelques écrits modernes* (1745-1746). Celui qui allait bientôt faire sa réputation en tant qu'infatigable ennemi de Voltaire ne s'est pas privé de médire sous le couvert de l'aristonyme féminin ayant accompagné ses débuts. On retrouve dans la première lettre de la comtesse de \*\*\* les mêmes lieux communs et la même rhétorique de modestie que dans celles de Mme Dunoyer :

Je vous plaindrais, Madame, d'être obligée de vivre en Province, si je ne connaissais votre goût pour tout ce qui s'appelle littérature amusante et légère. Vous m'avez même chargée de vous envoyer les livres nouveaux qui paraîtraient ici ; mais en vérité je vous aime trop, pour vous obéir. Il m'est venu une idée, dont vous allez bien rire : c'est de me faire auteur moi-même, et de vous adresser toutes les semaines un petit Ouvrage de ma façon. Bon ! vous écrirez vous, quelle folie ! une femme s'ériger en bel esprit ! rien n'est plus sérieux.<sup>15</sup>

Promesse d'anonymat, timidité bravée pour répondre aux demandes d'une dame du monde éloignée, écriture féminine associée à une forme de bravoure que seul le secret pouvait autoriser – telles étaient les conditions imaginaires dont on entourait la femme auteure dans ces périodiques littéraires. S'ajoutait parfois aussi, comme chez Fréron, une autre ressource fictive, celle-là masculine :

Mes courtisans sont tous de jeunes auteurs, qui se flattent de remplacer ces héros de notre littérature : leurs prétentions, comme vous voyez, sont modestes. Quoi qu'il en soit, il y a deux ou trois de ces jeunes gens, qui ont une érudition surprenante pour leur âge. Quand je serai embarrassée de quelque livre au-dessus de ma portée, j'aurai recours à leurs lumières, et je vous ferai part de leurs réflexions, tournées à ma façon.<sup>16</sup>

Quoique discrète, la présence de quelque homme de lettres intégrait au cadre narratif du périodique l'association habituelle entre prise de position intellectuelle et pensée masculine.

15 É.-C. Fréron, *Lettres de Madame la comtesse de \*\*\* sur quelques écrits modernes*, Genève, Frères Philibert, 1746, t. I, p. 5-6.

16 *Ibid.*, p. 11.

On retrouvait cet artifice au cours des mêmes années sous la plume travestie de Laurent Angliviel de La Beaumelle, qui, pour sa part, avouait la fausseté de sa rédactrice dès l'ouverture du tout premier numéro qu'il a donné au public. Après une citation élogieuse mise en exergue – « Femmes ! quand vous pensez, vous pensez mieux que nous » –, la première phrase de *La Spectatrice danoise, ou l'Aspasie moderne* se lisait comme suit : « Je ne hasarderais pas cet éloge en faveur de mon sexe, si une dame en était l'auteur<sup>17</sup>. » Se jouant explicitement de conventions désormais fortement ancrées dans l'imaginaire collectif, La Beaumelle attire notre attention sur le fait que la fiction représentait, plus qu'un moyen de conquête, une fin en soi<sup>18</sup>. Dans l'autoportrait qu'il brossait de sa spectatrice, il vantait en outre les mérites de son « charmant » incognito, tout en jetant le doute sur l'origine du discours médiatique : « Vous ne saurez jamais mon nom. Vous ne saurez pas même, si je suis veuve, femme mariée, ou simplement fille, attachée au théâtre ou à la cour, bourgeoise ou titrée. Seulement j'avouerai un ami, qui n'est point amant au moins, mais qui m'aide de ses lumières<sup>19</sup>. » Au fur et à mesure que le personnage de la rédactrice s'est cristallisé dans les esprits, la femme auteure a perdu de son prestige social, puisqu'elle n'arborait plus nécessairement de titre, et de son autorité, puisque sa parole n'était plus autonome.

Enfin, dans un périodique contemporain, *La Bigarrure* (1749-1753), quatre épistoliers se divisaient le contenu des nouvelles selon ce qui convenait ou était associé à leur genre. Une « Dame de Paris », avait commencé à écrire à « une Dame de ses amies », qui avait dû se retirer en province, dans le but de la tirer de l'ennui en lui faisant part de « mille choses curieuses, jolies et amusantes qui se passent tous les jours dans Paris<sup>20</sup> ». Cette rédactrice était bientôt assistée par son frère, qui, lui, avait pour tâche de divertir le cousin de l'amie éloignée (en province avec elle) en lui livrant, par exemple, des réflexions sur les mauvais poètes ou sur l'embastillement de Diderot<sup>21</sup>. À l'épistolière, la médisance, c'est-à-dire « le plaisir favori de notre Sexe » qu'elle appelait aussi, « pour adoucir le terme, l'esprit critique<sup>22</sup> » des femmes ; et à l'épistolier, pour ainsi dire la vraie critique littéraire. Quoique niée, la compétence de la femme auteure

17 L. A. de La Beaumelle, *La Spectatrice danoise, ou L'Aspasie moderne*, Copenhague, s.n., 1749, t. I, p. 1.

18 Voir Collectif de Grenoble [M. Gilot, J. Sgard, et al.], « Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles », dans P. Réat (éd.), *Le Journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, « Textes et documents », 1982, p. 279-313.

19 L. A. de La Beaumelle, *La Spectatrice danoise, op. cit.*, t. I, p. 3-4.

20 *La Bigarrure ou Mélange curieux, instructif et amusant de nouvelles, de critique, de morale, de poésies et autres matières de littérature, d'événements singuliers et extraordinaires, d'aventures galantes, d'histoires secrètes, et de plusieurs autres nouveautés amusantes, avec des réflexions critiques sur chaque sujet*, La Haye, P. Gosse junior, 1749, t. I, p. 5.

21 Tels furent les sujets abordés dans le premier ordinaire rédigé par le frère de la Parisienne ; voir *ibid.*, p. 17-24.

22 *Ibid.*, p. 5 et 7.



n'empêchait pourtant pas de sceller des liens avec les lecteurs, grâce à leur reconnaissance des préjugés lui étant attachés – une dynamique que la frondeuse et la femme sans condition ont permis d'exploiter de diverses façons.

## La frondeuse

Outre Mme Dunoyer, une autre rédactrice a été responsable de *La Quintessence des nouvelles* : une certaine Mlle de St. G\*\*\* l'a composée du 28 août 1721 jusqu'à la fin de l'année 1722. Contrairement à sa célèbre prédécesseure, cette rédactrice-ci était fictive. Aussi son entrée en scène a-t-elle été accompagnée d'un discours introductif convoquant force lieux communs :

Me voici enfin auteur en titre d'office, et il n'y a plus de moyen de m'en dédire. Pour en commencer les fonctions dans les formes je devrais débiter aujourd'hui par une *préface* ; [...] cependant depuis un temps immémorial mes confrères les auteurs, sont en possession d'ennuyer impunément leurs lecteurs, par une préface. Sera-t-il dit que j'aurai la première contribué, par mon exemple, à leur faire perdre un aussi beau droit ; ce serait démentir en même temps et ma nouvelle qualité et la volubilité de langue naturelle à mon sexe ; enflons donc la trompette.<sup>23</sup>

Loin de justifier son statut d'auteur ou de chercher à faire excuser sa témérité, Mlle de St. G\*\*\* s'est emparée de son titre, se targuant sans retenue de sa nouvelle position. Contestant d'emblée les pratiques de son nouveau métier et taxant de soporifiques les usages préficiels de ses confrères, elle s'est tout de même livrée à l'exercice, mais en affichant sa mauvaise foi. En somme, ce qui était représenté avec ce personnage, c'était tout ce contre quoi se préservaient habituellement les honnêtes dames, que l'on s'appliquait, bien au contraire, à camper sous un jour modeste. Quoique bravant les interdits de son sexe, cette Mlle de St. G\*\*\* en confirmait les préjugés, rappelant elle-même que les femmes sont bavardes et illustrant par son exemple l'association prévalant dans l'imaginaire entre écriture féminine et vaines prétentions.

Nous ignorons tout de l'auteur ayant choisi d'adopter ce pseudonyme, et ce court épisode fut le seul dans l'histoire du périodique à faire ouvertement basculer le contexte de rédaction dans un tel cadre narratif. (Si Mme Dunoyer y avait inséré des lettres fictives, elle avait elle-même adopté la neutralité de l'anonymat pour le rédiger, sans se créer de *persona*.) Vu l'orientation de notre propos, il importe peu de savoir si un homme ou une femme a pris la plume au nom de cette mademoiselle, puisque c'est sur la base de la dichotomie des genres que s'établissait la relation : la complicité des lecteurs reposait, en l'occurrence, sur la mise à distance de l'instance énonciatrice féminine, qui se retrouvait dans le point de mire de la satire. S'allier pour railler constituait aussi le socle de nombreuses connivences.

23 *La Quintessence des nouvelles*, 28 août 1721, n° 69.

La mise en scène ludique de Mlle de St. G\*\*\* a par ailleurs donné lieu à la création d'un courrier des lecteurs, dont l'une des rubriques mettait précisément au jour l'opinion qui était non seulement associée à de similaires prétentions, mais, de façon plus générale, au savoir des femmes. La lettre d'un certain « Baron de M\*\* » a été introduite comme suit dans le numéro du lundi 9 février 1722 :

J'allais continuer mes nouvelles, lorsque je reçus la lettre suivante, qu'on me prie de ne pas renvoyer à un autre ordinaire.

« Votre feuille, Mademoiselle, porte inutilement le titre de *critique* ; cette science n'est pas du ressort de votre sexe qui sait *médire*, mais qui n'a pas assez de jugement pour faire une *critique* judicieuse. (*Grand merci à M. l'anonyme, le compliment est tout gracieux.*) Il faut qu'on vous aide à fournir votre tâche. Je vous offre libéralement ma plume et pour essai je m'en prends, avec votre permission, à un auteur tout nouveau, qui s'érigeant, de sa pleine autorité, en censeur, si l'on ne peut dire en dictateur de la République littéraire imite certains législateurs, qui osent dire, sans rougir, qu'ils sont au-dessus des lois [...]. »<sup>24</sup>

Après avoir mis au jour la source de l'adhésion tacite des lecteurs, le baron de M\*\* proposait ses services pour suppléer à ce manque de jugement critique – un artifice qui n'est pas sans rappeler le cas des jeunes auteurs, ami ou frère plus haut évoqué. La remarque entre parenthèses de la rédactrice soulignait l'isolement de cette dernière face à son public, et la critique à laquelle se livrait l'épistolier s'inscrivait dans un dispositif narratif similaire, puisqu'elle reposait également sur la sanction d'un excès et d'une autorité usurpée : il y était en effet question d'un nouveau venu dans la « République littéraire » s'étant, de lui-même, érigé « en censeur » et en « impérieux dictateur ». Enfin, cette fausse lettre, tout en condamnant la rédactrice de *La Quintessence des nouvelles*, donnait à cette dernière les moyens de critiquer l'un de ses confrères sous couvert d'une identité qui conférerait à ses propos plus de légitimité. Aussi la mise en scène de personnages fictifs et la superposition des masques identitaires masculins et féminins démultipliaient-elles les modalités du discours critique et, avec elle, le potentiel de divertissement dont était porteur le périodique pour le lecteur.

En guise de réponse, une voix féminine a fait l'éloge du travail de Mlle de St. G\*\*\* dans l'ordinaire suivant. Après avoir mentionné sa surprise à l'égard de « l'étendue [des] connaissances » de la rédactrice ainsi que de sa « pénétration dans les matières politiques », elle suggérerait qu'un homme puisse en réalité se cacher derrière son pseudonyme :

Mademoiselle, j'ai lu votre *Quintessence* de jeudi avec beaucoup de plaisir, et je voudrais pour quelque chose en être l'auteur. [...] j'admire tous les jours vos raisonnements sur les affaires publiques, et si je ne craignais de vous déplaire, et de faire mal ma cour à votre sexe, je vous avouerais que j'en ai souvent conclu que vous

24 *Ibid.*, 9 février 1722, n° 12.

deviez être quelque homme d'esprit, qui se cachait sous le nom imaginaire de Mademoiselle de St. G...<sup>25</sup>

Ce lecteur et cette lectrice, vraisemblablement tous deux fictifs, articulaient leurs critiques en fonction d'un ordre transgressé que leurs discours visaient plus ou moins directement à rappeler, et par conséquent à renforcer. Qu'elle ait été condamnée parce que venant d'une femme, ou admirée et donc soupçonnée d'être l'œuvre d'un homme, la critique politique à laquelle se livrait cette représentante imaginaire du sexe était, dans les deux cas, signalée comme étant insolite, anormale, problématique – condamnable.

À la fin de l'année 1722, dans l'un des derniers numéros attribués à Mlle de St. G\*\*\*, la publication d'un échange épistolaire est encore venue étayer l'impertinence sur laquelle avaient été construite cette personnalité. Les lecteurs du périodique ont pu lire dans la feuille du lundi 7 décembre une « Requête présentée par les femmes à l'auteur de *la Quintessence* » dans laquelle une certaine « Dame de Fortengueule » se plaignait, au nom de toutes les « femmes non autorisées de leurs maris », de l'attention démesurée que ceux-ci portaient aux gazettes de toutes sortes, délaissant leurs propres intérêts au profit de ceux des princes, qui les obnubilaient. Par conséquent, cette dame priait Mlle de St. G\*\*\* de « faire de votre *Quintessence la Gazette des femmes*<sup>26</sup> », ce qui fut exécuté dès le 10 décembre. Purement ludique, cette requête procédait de ce que l'on se plaisait à évoquer dans les « mondes à l'envers » ou « mondes renversés », dont la topique, héritée du Moyen Âge, se présentait au XVII<sup>e</sup> siècle dans l'illustration de femmes au pouvoir ou de maris gouvernés, voire violentés par leurs épouses<sup>27</sup>. Cette imagerie relevait de l'inconcevable, comme il en est de telles revendications féminines au sein d'un périodique largement consacré aux affaires politiques. Loin de signaler l'ébranlement éventuel de l'ordre établi, comme ce sera le cas deux siècles plus tard, ce type de mise en scène, au contraire, en soulignait l'immutabilité, tant il est vrai que le rire ne peut se déclencher si vacillent les préjugés sur lesquels il repose<sup>28</sup>. L'accueil favorable réservé à cette demande par Mlle de St. G\*\*\* a entre autres servi de prétexte à

25 *Ibid.*, 12 février 1722, n° 13.

26 *Ibid.*, 7 décembre 1722, n° 100.

27 Voir M. Angenot, « Le règne des femmes », dans *Les Champions des femmes. Examen du discours critique sur la supériorité des femmes (1400-1800)*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1977, p. 148-149 ; P. Ronzeaud, « La femme au pouvoir ou le monde à l'envers », *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 108, p. 9-33 ; C. Carlin, « La femme battant son mari : la mise en image d'un topos traditionnel », dans L. Desjardins (éd.), *Les Figures du monde renversé de la Renaissance aux Lumières. Hommage à Louis Van Delft*, Paris, Hermann, 2013, p. 297-311.

28 Remarquons que cette mise en scène cachait aussi des motifs publicitaires, l'apostille de Mlle de St. \*\*\* à la requête de la dame de Fortengueule ayant donné l'occasion au libraire qui publiait cette feuille d'en annoncer une autre : la journaliste y invitait en effet les épouses « à lire le *Courrier politique et galant*, qui avait discontinué, mais qui reparait depuis jeudi dernier » (*La Quintessence des nouvelles*, 7 décembre 1722, n° 100).

son renvoi, annoncé dès la semaine suivante par son successeur : « Le public ayant témoigné que Mlle de St. G. n'était plus de son goût, on lui a fait entendre qu'elle pouvait quitter avec honneur, en résignant sa plume de bonne grâce ; ce qu'elle a mieux aimé faire, que d'attendre la correction qu'elle sentait avoir méritée<sup>29</sup>. » Inquiets de leur succès et soucieux de se rapprocher de leurs lecteurs, les rédacteurs des premiers périodiques littéraires se montraient fort attentifs à la réception de leurs feuilles et déployaient quantité d'artifices narratifs pour lui plaire, lesquels reposaient souvent sur diverses instances subjectives, aussi bien masculines que féminines.

Dans ce journalisme personnel, aux côtés de périodiques rédigés sous forme de lettres, on retrouvait de nombreux spectateurs, qu'avait inspirés le célèbre *Spectator* de Steele et Addison (1712-1714). La position d'autorité occupée par les rédacteurs de ce type de production reposait sur l'acuité et la perspicacité de leur regard, c'est-à-dire sur des qualités toutes masculines que l'on opposait ouvertement à l'inaptitude des femmes à observer et à leur propension à plutôt vouloir se faire admirer. Ce genre a connu une vogue importante en France au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et, parmi ses rangs, une *Spectatrice* a rapidement vu le jour<sup>30</sup>. Cette première version féminine du *Spectator* anglais, qui a d'ailleurs précédé le *Female Spectator* d'Eliza Haywood (1744-1746), a été produite entre les mois de mars 1728 et 1729, et réunie en volume en 1730<sup>31</sup>. On ignore qui en a été l'auteur, et l'hypothèse qu'il aurait pu s'agir d'Anne Marie Barbier n'a pas pu être confirmée<sup>32</sup>. Quoi qu'il en soit, la *persona* féminine qui en assumait la rédaction rappelle à bien des égards le franc-parler de Mlle de St. G\*\*\*\*. Dans la première semaine qu'elle a rédigée, elle se présentait d'emblée dans un rapport de rivalité avec les autres spectateurs : « N'auront-ils point de honte, qu'une femme fournisse mieux cette carrière ? Car j'espère bien aller plus loin que ces Messieurs<sup>33</sup>. » Racontant les conditions de sa venue au monde, qui a eu lieu hors mariage, et présentant son intérêt dit naturel pour la philosophie, cette rédactrice se révélait être une femme sans titre ni naissance. Contrairement à son homologue danoise, que La Beaumelle allait imaginer une vingtaine d'années plus tard, elle ne laissait pas planer de doute sur son statut ni sur le fait que, à sa parole, n'était attachée aucune forme d'autorité. Elle expliquait ensuite

29 *Ibid.*, 21 décembre 1722, n° 104.

30 À propos du genre des spectateurs et de leurs ressorts narratifs, voir l'art. cit. du Collectif de Grenoble. Il n'y est toutefois pas question de *La Spectatrice*.

31 Une autre *Spectatrice* a été imprimée au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il s'agissait d'une traduction de la *Female Spectator* anglaise. Sur le genre du spectateur et sur sa version féminine anglaise, voir Cl. Boulard, « Travestissement et stratégies narratives dans le *Female Spectator* d'Eliza Haywood », dans G. Leduc (éd.), *Travestissement et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 221-233.

32 Voir J. Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, éd. électronique revue, corrigée et augmentée, n° 1228 ; <http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/>

33 *Recueil de toutes les feuilles de La Spectatrice qui ont paru et de celles qui n'ont point paru*, Paris, Vve Pissot et J. de Nully, 1730, p. 3-4.

le moyen qu'elle avait imaginé pour pouvoir circuler aisément dans le monde afin de mieux l'observer et le critiquer :

Quelle misère d'être attachée à un corps féminin, esclave de tous les usages qui captivent notre sexe ! Ô hommes que vous êtes heureux, quand vous savez vous servir sagement de vos privilèges ; mais que vous le savez peu : c'est ce qui me console.

Pour m'affranchir au moins en partie de cette contrainte, sitôt que je me suis vue ma maîtresse j'ai pris une résolution dont quelques-uns de mes lecteurs seront scandalisés : je l'ai exécutée avec de bonnes intentions, qui me disculperont dans l'esprit de quelques autres.

Il n'y a rien dans mes traits et dans ma taille ni de rude ni d'efféminé ; ainsi je suis une figure un peu équivoque, propre à paraître homme ou femme, dans un extérieur postiche ; c'est ce que je fais, pour avoir la liberté de me promener, de voir et d'entendre des choses dont la considération est un aliment nécessaire à mon esprit avide et spéculatif, et me fait un fond de pensées raisonnables, folles, sérieuses, gaillardes, et de toutes les façons. C'est de tout cela que je régalerai mes lecteurs.<sup>34</sup>

La transgression s'accompagnait, dans ce cas-ci, d'un discours critique à l'égard de la condition féminine. Si elle regrettait d'être née femme dans sa première semaine, elle déplorait, dans la quatrième, que « le gros lot de misères est pour les femmes dans le mariage<sup>35</sup> », et évoquait les violences conjugales dans la douzième<sup>36</sup>. En plus de dénoncer l'inégalité des sexes, la rédactrice poussait la transgression jusqu'au travestissement, qu'il y a lieu de comprendre au sens propre aussi bien qu'au sens figuré : certes, elle endossait les habits de l'un et de l'autre sexe pour mieux circuler, mais elle s'appropriait aussi un genre, le spectateur, et un domaine, la spéculation philosophique, alors censés être le fait des hommes<sup>37</sup>. Encore une fois, il convient de comprendre cette figure féminine – de basse extraction, de naissance illégitime, vaniteuse, philosophe et travestie – dans le système symbolique faisant de la dame du monde – noble, modeste et sensible – un idéal féminin dans l'univers culturel de ce temps. Il conviendrait probablement aussi de voir dans ce type de travestissement, qui alimentait par ailleurs n'innombrables anecdotes dans la presse de l'époque, le pendant imaginaire et compensatoire d'une longue histoire ayant mis à l'écart

34 *Ibid.*, p. 25-26.

35 Le contenu de cet ordinaire est ainsi présenté dans la table des matières (*ibid.*, p. ii).

36 « L'auteure rentre chez elle et entend les cris de sa voisine qui se fait battre par son mari, ce qui lui donne à penser sur la manière dont les hommes et les femmes réfléchissent différemment » (*ibid.*, p. 267.)

37 Sur le travestissement sous l'Ancien Régime, voir S. Steinberg, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001. Sur le travestissement textuel, voir J.-Ph. Beaulieu et A. Oberhuber (éd.), *Jeu de masques. Les femmes et le travestissement textuel (1500-1940)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011.

les femmes du pouvoir<sup>38</sup> dans une société où régnait ce que Thomas Laqueur a appelé le « modèle unisexe<sup>39</sup> ».

Saisi dans son ensemble, le spectre des figurations féminines présentes dans le système de communication de la presse littéraire des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles relève toujours d'une même norme, d'une même constellation symbolique, qui faisait consensus et servait de socle au lien que les rédacteurs cherchaient à bâtir avec leurs lecteurs. Tout empreinte de préjugés qu'elle ait pu être, et pénétrée d'un discours qu'il y aurait lieu de rapprocher des diverses positions adoptées dans la Querelle des femmes ayant d'emblée accompagné l'histoire de la presse<sup>40</sup>, la représentation du féminin, qu'on en ait fait l'éloge ou qu'on s'en soit moqué, était convoquée pour des motifs similaires : capter l'attention des lecteurs, les séduire, les fidéliser. Elle permettait la mise en place d'une fiction établissant un fil conducteur entre les ordinaires et favorisant l'instauration d'une relation durable avec un public que l'on connaissait de moins en moins et que l'on souhaitait étendre de plus en plus. Si ce recours initial à la fiction a pu distinguer les premiers organes critiques de ceux qui allaient voir le jour au cours des siècles suivants, la présence de toutes ces voix féminines en constituait aussi une originalité. De fait, les rédactrices et réceptrices qui peuplaient la presse ancienne se sont effacées au XIX<sup>e</sup> siècle, à tout le moins dans les périodiques s'adressant à un public mixte<sup>41</sup>, ou, pour mieux dire, elles se sont tues et ont laissé place aux seuls rédacteurs. Pensons, par exemple, au cas de Delphine de Girardin ayant rédigé, sous le pseudonyme nobiliaire masculin du vicomte de Launay, ses fameuses *Lettres parisiennes* qui ont ensuite servi de modèle à la chronique mondaine. La presse aura ainsi accueilli la ségrégation sociale des sexes à partir de laquelle se sont construites les sphères publiques et domestiques après la Révolution, dans une logique d'exclusion<sup>42</sup>.

38 Voir P. Ronzeaud, « La femme au pouvoir ou le monde à l'envers », art. cit.

39 Th. Laqueur, *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident* [1990], trad. M. Gautier, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1992. Voir aussi l'ouvrage de M. Fend, qui a étudié la corrélation entre les figurations de l'androgynie, la mise en place du « modèle des deux sexes » et l'instauration d'un nouveau pouvoir politique : M. Fend, *Les Limites de la masculinité. L'androgynie dans l'art et la théorie de l'art en France, 1750-1830* [2003], trad. J. Torrent, Paris, La Découverte, « Genre & sexualité », 2011.

40 Voir M. Angenot, *Les Champions des femmes, op. cit.* ; L. Timmermans, *L'Accès des femmes à la culture (1598-1715). Un débat d'idées de saint François de Sales à la marquise de Lambert*, Paris, Champion, 1993.

41 Il va de soi que cette remarque ne concerne pas les périodiques s'adressant spécifiquement aux femmes, telles les publications de mode ou les journaux à vocation pédagogique, familiale ou domestique.

42 Cette réflexion mériterait d'être complétée par les analyses de C. Nesci et de M.-È. Thérenty au sujet de l'organisation spatiale des journaux à grand tirage, où s'orchestrerait un autre type de ségrégation, les textes se destinant au lectorat féminin se retrouvant en bas de page ou parfois en quatrième page. Voir C. Nesci, « Feuilletons sans frontières ? Le "Monde" selon Delphine de Girardin », *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, automne 2009, p. 61-72 ; M.-È. Thérenty,

Dès lors que le pouvoir politique a appartenu exclusivement aux hommes, la subjectivité féminine s'est éclipsée du discours de la presse généraliste, et ce, même sous sa forme la plus ludique. Pourtant, l'on ne saurait dire que le dispositif visant à conquérir le public n'ait cessé de faire l'économie de figures féminines. Les femmes sont demeurées présentes, voire omniprésentes dans les journaux, mais on en a dès lors parlé à la troisième personne, commentant leurs agissements, appréciant leurs toilettes, rapportant des anecdotes les concernant. Daniel Roche faisait remarquer, dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'histoire du vêtement et des apparences sous l'Ancien Régime, qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, dans « une société où l[es] valeurs de l'économie et du gain sont désormais fondamentales, [...] [l]a femme est la vitrine de l'homme, elle proclame dans la fabrication des apparences outrées de la féminité son second rang dans l'ordre social et familial<sup>43</sup>. » De façon similaire, la voix de la rédactrice périodique s'est éteinte au profit d'une spectacularisation toujours plus grande du corps féminin<sup>44</sup>. Or, cette observation semble valable pour l'ensemble des modes d'expression qui n'ont cessé de voir le jour en « régime médiatique<sup>45</sup> ». Le cinéma muet, par exemple, a eu d'emblée recours aux stéréotypes féminins qui, porteurs de récits que les cinéastes n'avaient pas à détailler, assuraient une meilleure réception chez des spectateurs qui n'étaient pas encore familiers avec ce type de production<sup>46</sup>. Comme l'a montré Laura Mulvey, le cinéma hollywoodien du milieu du XX<sup>e</sup> siècle n'a eu de cesse de mettre en scène le féminin et de séduire le spectateur en l'identifiant au regard masculin qu'il adoptait par défaut<sup>47</sup>. Aujourd'hui, le nouveau champ de recherche se

« Pensée, journalisme et femme sous la Monarchie de Juillet », *Lieux littéraires*, n° 7/8 (« Féminin/masculin : écritures et représentations »), 2005, p. 93-122.

43 D. Roche, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, « Points Histoire », 1989, p. 65.

44 Nuançons en précisant que, vers la fin du siècle, elle est réapparue, cette parole, par exemple sous la plume de Stéphane Mallarmé, mais, en l'occurrence, dans une revue de mode s'adressant à un lectorat féminin : *La Dernière mode, gazette du monde et de la famille*, Paris, s.n., 1874. Par ailleurs, comme M.-È. Thérenty et G. Pinson l'ont montré, certaines femmes ont su faire leur place dans le monde d'hommes qu'était alors devenu le journalisme, soit en pratiquant le genre du reportage, soit en ménageant des « espaces compensateurs » dans lesquels une rhétorique mondaine convenue pouvait accueillir les « audaces de la femme émancipée ». Voir M.-È. Thérenty, « LA chronique et LE reportage : du "genre" (*gender*) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, automne 2009, p. 115-125 ; G. Pinson, « La femme masculinisée dans la presse mondaine française de la Belle Époque », *Clio*, n° 30 (« Héroïnes »), 2009, p. 211-229.

45 Voir N. Heimich, *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2012.

46 Voir P. Chemartin et N. Dulac, « La femme et le type. Le stéréotype comme vecteur narratif dans le cinéma des attractions », *Cinémas. Revue d'études cinématographiques / Cinémas. Journal of film studies*, vol. 16, n° 1, 2005, p. 139-161.

47 Voir L. Mulvey, « Visual Pleasure and Narrative Cinema » [1975], dans L. Braudy et M. Cohen (éd.), *Film Theory and Criticism. Introductory Readings*, New York, Oxford University Press, 1999, p. 833-844.

consacrant à l'étude des représentations du féminin dans les jeux vidéo (*Feminist game studies*) avance d'ailleurs de semblables conclusions. Aussi la longue traversée de l'histoire des médias à l'aide de la notion de genre est-elle susceptible de faire émerger des constantes qui, au-delà de la diversité des contextes sociopolitiques et des avancées technologiques, procèdent d'archétypes et de réflexes collectifs profondément ancrés dans notre imaginaire.

Mélinda Caron  
*Fordham University*



# *littératures classiques*

## Sommaire

Florence Lotterie  
Introduction

### Objets et méthodes

Michèle Clément  
Asymétrie critique. La littérature du XVI<sup>e</sup> siècle face au genre

Érik Leborgne  
Au-delà de la différence des sexes : l'humour de Marie-Catherine Desjardins-Villedieu

Jean-Christophe Abramovici  
Sade : entre *queer* et chair

### Sexuations de l'autorité littéraire

Louise Piguet  
Madame Guyon, une légitimation paradoxale

Markus Wewel  
L'analyse politique du genre : pour une relecture des lettres de Madame de Sévigné

Mélinda Caron  
L'imaginaire de la féminité en (Ancien) Régime médiatique

### Identités, rôles et représentations

Myriam Dufour-Maître  
Trouble dans la galanterie ? Préciosité et questions de genre

Lieselotte Steinbrügge  
Du genre d'un genre nouveau : les portraits littéraires d'Anne-Marie-Louise d'Orléans

Marion de Lencquesaing  
Confisquer l'exceptionnel féminin : Jeanne de Chantal et la femme forte

Hendrik Schlieper  
La virilité dans *Iphigénie* selon Racine

### Entretien

Florence Lotterie avec Marie-Frédérique Pellegrin  
Le cartésianisme est-il un féminisme ? Autour de Poullain de La Barre

### Résumés

Collection de rééditions de textes [rares] du XVII<sup>e</sup> siècle

Bibliothèque des Littératures Classiques

Numéros parus